gascar, en plein océan Indien, sous un ciel de feu, où règne en permanence la fièvre paludéenne et une dysenterie épouvantable.

Le "Djemnah," paquebot des Messageries, allait quitter la Pointe-des-Galets, où se trouve le port de l'île de la Réunion, pour retourner en France. Sur le pont se tenaient trois religieuses. A leur costume, je vis qu'elles appartenaient à la congrégation de Saint-Joseph de Clany, de Paris. Deux d'entre elles ne dépassaient pas la quarantaine, mais à leur teint couleur de plomb, on devinait quels terribles ravages l'anémie et la fièvre paludéenne avaient exercés sur leurs constitutions. La troisième soeur, plus vieille d'environ vingt ans, était la plus entourée de toutes. Auprès d'elle se pressaient des Créoles, des Indiens Malabars, et quelques Malgaches. Je monte à bord du "Djemnah" et j'apprends quelle est cette religieuse: c'est la soeur Gertrude. Je me mêle au groupe qui l'entoure et petit à petit j'engage la conversation avec elle, C'est une Bretonne du Finistère. Quand je lui dis que je suis Canadien-Français de la province de Québec, elle me fait observer que nous sommes presque cousins, et elle me parle avec plus de sans-gêne. Voilà vingt-trois ans qu'elle est dans la colonie. Elle a survécu à quatre grandes épidémies, mais elle n'a pas pu échapper aux déplorables ravages de l'anémie et de la fièvre. De plus elle est atteinte au foie.

—Ma mère Supérieure de Paris a su que nous étions un peu faibles, et elle nous rappelle en France... dit-elle en montrant les deux autres religieuses.

Ces trois soeurs quittent l'île dela Réunion non pas parce qu'elles se sentent malades, mais parce qu'on leur ordonne de le faire... —Pourtant, ma soeur, lui dis-je, vous devez être contente d'aller revoir votre beau pays de Bretagne...

Elle me répond:

—Oh! Monsieur, on ne reconnaîtra plus en moi une Bretonne. Vous ne voyez done pas comment je parle...

En effet son langage porte la trace d'habitudes acquises et se ressent du milieu où elle a vécu ses vingt-trois dernières années.

Mais le sifflet du "Djemnah" se fait entendre et un matelot vient dire à ceux qui ne sont pas passagers qu'il est temps de descendre à terre. Auprès de soeur Gertrude, l'émotion mal contenue, éclate. Plus d'une petite main noire sort un mouchoir blanc bientôt trempé de larmes. Les enfants ne veulent pas lâcher les plis de la jupe de la bonne religieuse, et quand le matelot vient répéter son ordre, plus d'un Créole s'écrie:

Encore un petit instant, bon blanc!
La soeur Gertrude avait prévu la chose, et pour apaiser la douleur des enfants, elle sort de sa saccoche des bonbons qu'elle distribue. Le "Djemnah" était sorti du port qu'on entendait encore les pleurs des enfants qui réclamait soeur Gertrude; et plus d'une grande personne versait à la dérobée des larmes sincères. C'est que soeur Gertrude laissait à la Réunion un souvenir qui lui survivra. Le soir, on parlera longuement d'elle dans plus d'une paillotte de l'île.

Les jours de fête, quand il faisait beau, on était certain de rencontrer la bonne religieuse sur les places publiques de Saint-Denis, la ville capitale de l'île, escortée de toutes une collection de femmes estropiées, de boiteuses, de borgnes de toutes nuances depuis le noir ébène jusqu'au brun clair. Elle allait par les rues de Saint-Denis sans s'occuper des observa-